

## **IMAGE-EXCITATION, IMAGE-SOLITUDE. GEORGE BATAILLE ET WALTER BENJAMIN LISENT *LA CONDITION HUMAINE* D'ANDRÉ MALRAUX <sup>1</sup>**

**IMAGEN-EXCITACIÓN, IMAGEN-SOLEDADE. GEORGES BATAILLE Y WALTER BENJAMIN LEEN *LA  
CONDICIÓN HUMANA DE ANDRÉ MALRAUX***

Ana Samardžija Scrivener  
Institut supérieur des arts de Toulouse  
ana.scrivener@isdat.fr

Fecha de recepción: 20/04/2020

Fecha de aceptación: 04/05/2020

DOI: <http://dx.doi.org/10.30827/TNJ.v3i2.15253>

**Resumé :** Les critiques, par Bataille et Benjamin, du roman *La Condition humaine* d'André Malraux, font émerger une image de l'intellectuel révolutionnaire préparant un attentat suicide. De ces lectures divergentes, il s'agit de tirer un enseignement quant à la puissance politique mobilisatrice d'une image. Bataille comprend la révolution comme un état d'excitation, dont on peut disposer, où se manifeste le lien matériel entre une vie et les événements qui décident du destin d'une ville. La révolution y est pensée à la fois comme une dépense improductive et comme la valeur en soi pour ceux qui s'y

---

<sup>1</sup> Merci à tous mes amis, qui m'ont aidée dans ce travail, en particulier à Florent Lahache, grâce à qui cet article existe, à Catherine Perret, qui m'a tant appris, et tout d'abord à accentuer les divergences entre Bataille et Benjamin, à André Soueix pour sa lecture critique, à Antonia Birnbaum pour son soutien, à Michel Métayer pour son hospitalité.

engagent. Ce prisme d'une pure perte est problématique, car l'ardeur en est canalisée dans une perspective d'appropriation. Le caractère insubordonné de la dépense tend à verser en une production de la puissance sous forme d'une valeur sacrée, même si seule une fièvre en donne la mesure. Pour Benjamin en revanche, si le roman est chargé de la tension dialectique d'où procède l'action révolutionnaire des intellectuels, il reste captif des circonstances de la guerre civile et d'une configuration nihiliste de l'expérience, d'où se détache une image de la solitude des protagonistes, devenue l'essence de la supposée « condition humaine » et la conscience à partir de laquelle ils luttent.

**Mots clés :** Révolution ; excitation ; dépense ; valeur ; nihilisme ; solitude ; esthète ; trahison de classe.

**Resumen:** Las críticas de Bataille y Benjamin a la novela de André Malraux *La Condition humaine* (*La condición humana*) dan la imagen del intelectual revolucionario que prepara un atentado suicida. De estas lecturas divergentes, debe extraerse una lección sobre la potencia política movilizadora de una imagen. Bataille entiende la revolución como un estado de excitación del que podríamos aprovecharnos y donde se manifiesta el vínculo material entre una vida y los acontecimientos que deciden el destino de una ciudad. La revolución se considera así un gasto improductivo pero también algo que tiene valor en sí mismo para quienes se han entregado a ella. Esta visión de la pura pérdida es problemática, porque el fervor se canaliza bajo una perspectiva de apropiación. La naturaleza insubordinada del gasto tiende a verterse en la producción de un poder con valor sagrado, aunque sólo el fervor da la medida de ello. Benjamin, en cambio, reconoce que la novela está cargada de la tensión dialéctica de la que procede la acción revolucionaria de los intelectuales, si bien permanece preocupado por las circunstancias de la guerra civil y de una configuración nihilista de la experiencia, de la que se desprende la imagen de la soledad de los protagonistas, que se ha convertido en la esencia de la supuesta «condición humana» y de la conciencia desde la que luchan.

**Palabras clave:** Revolución; excitación; gasto; valor; nihilismo; soledad; esteta; traición de clase.

**Abstract:** Bataille's and Benjamin's criticisms of André Malraux's novel *La Condition humaine* (*The Human Condition*) provide an image of the revolutionary intellectual preparing an act of suicide. From these divergent readings, a lesson must be drawn about

the mobilizing political power of an image. Bataille understands revolution as a state of excitement which can be disposed of, where the material link between a life and the events that decide the destiny of a city is manifested. Revolution is considered an un-productive expense and, at the same time, an element of value in itself for those who devote themselves to it. This principle of pure loss is problematic, because its fervour is channelled under a perspective of appropriation. The insubordinate nature of the expenditure tends to be poured into a production of power in the form of sacred value, although only a fever gives the measure of this. For Benjamin, on the other hand, while the novel is charged with the dialectical tension from which the revolutionary action of the intellectuals proceeds, it remains captive to the circumstances of civil war and a nihilistic configuration of experience from which an image of the loneliness of the protagonists stands out, which becomes the essence of the supposed "human condition" and the consciousness from which they struggle.

**Keywords:** Revolution; excitement; expense; value; nihilism; solitude; aesthete; class betrayal.

En février 2011, j'ai visité l'exposition *ATLAS ¿Cómo llevar el mundo auestas?* [*ATLAS. Comment porter le monde sur ses épaules ?*], présentée par Georges Didi-Huberman au musée Reina Sofia de Madrid. L'exposition présentait des œuvres des artistes de différentes périodes dans le prisme du projet *L'Atlas Mnémosyne d'Aby Warburg*. Ce fut une époque mouvementée et l'exposition de Didi-Huberman m'a aidé à la surmonter. L'article ci-dessous est le résultat de la visite de cette exposition.

### Image-excitation

Devons-nous situer le mouvement des sociétés et leur convulsion en dehors – au-dessus ? – de ce qui est humainement la vie, de tout ce qui est vécu au hasard comme entraînement, tendresse ou haine ? Devons-nous même trouver dans l'exigence sociale un droit d'écarter l'avidité avec laquelle une vie humaine, au milieu d'événements mesquins ou bouleversants, se lie au plaisir, à la torture, à la mort possibles ?

Ou devons-nous voir au contraire qu'une seule convulsion peut lier la même vie à son obscur destin personnel et aux événements qui décident du sort d'une ville. La lier par exemple au flux et au reflux d'une révolution ? En effet ce flux et ce reflux ne supportent pas seulement des formes sociales ou des cadres juridiques, mais aussi l'excitation, la torture, la mort...

S'il est possible de ne pas dissocier un événement historique et sa forme vécue, une révolution peut aussi être décrite comme un certain état d'excitation dont les modalités sont en rapport avec un certain nombre d'éléments tels que la révolution elle-même et les forces opposées qu'elle déchaîne, tels que la torture et la mort en face desquelles la vie est placée par elle.

Une telle description intéresse directement l'action révolutionnaire : en effet tenter la révolution revient à disposer de cette excitation (Bataille, « Malraux » 372).

Publiées en novembre 1933, dans la revue *La Critique Sociale*, ces lignes ouvrent la note de lecture, par Georges Bataille, du roman *La Condition humaine* d'André Malraux, paru la même année. L'intérêt exceptionnel de ce roman, aux yeux de Bataille, tient à la description concrète qu'il propose des faits relatifs aux *forces d'attraction* mobilisées par un événement tel qu'une révolution. « Des millions d'hommes se sont levés pour la Révolution et des dizaines de milliers sont morts » (Bataille, « Malraux » 373), mais ce qui a pu les mouvoir dans cette disposition n'a pas encore été véritablement interrogé. Selon la lecture bataillienne de ce roman, il ne s'agit pas de penser une révolution comme un *moyen* en vue d'une fin visée, cette fin fût-elle celle d'une transformation politique émancipatrice des structures de rapports d'une société ou d'une invention d'un mode d'être social soustrait à la domination et à l'exploitation. Le roman permet surtout d'appréhender ceci que la révolution elle-même puisse devenir *la raison d'être* d'un « nous » qui y est engagé : « ce que nous pouvons vivre et ce dont nous pouvons vivre, la seule *valeur* concrète et puissamment humaine qui s'impose à l'avidité de ceux qui refusent de limiter leur vie à un exercice vide » (Bataille, « Malraux » 374)<sup>2</sup>. La révolution est affirmée comme *valeur* ou raison d'être, « *valeur* liée à des états désintéressés d'excitation qui permettent de vivre, d'espérer et, au besoin, de mourir atrocement » (Bataille, « Malraux » 373).

Il y a une dimension catastrophique inhérente à l'événement révolutionnaire et à son déploiement historique : elle est celle de la négation, de la destruction du cadre axiologique existant et, plus fondamentalement, des intérêts de la conservation eux-mêmes. Et cette négation peut toucher jusqu'à un seuil d'attraction pour la mort. Mais la catastrophe n'est pas la seule composante d'un mouvement révolutionnaire, qui est toujours aussi une affirmation créatrice de *valeur*. Le *caractère impératif* d'une révolution, le fait qu'elle devienne *valeur* ou *bien suprême*, dépend, dans sa structure psychologique, de cet aspect catastrophique d'une manière décisive. Il s'inscrit durablement dans la

---

2 Tout au long de l'article, le mot « valeur », lorsqu'il est employé sous une forme absolue, c'est-à-dire séparé d'une fonction de détermination de la valeur d'un objet, est écrit en italique, *valeur*. L'on retrouve ce concept et cette graphie dans d'autres écrits de Bataille des années 1930.

mémoire sociale. Bataille conclut que « les *valeurs* en quelque sorte raréfiées » que *La Condition humaine* permet de déceler et de penser composent une propédeutique pour envisager une vie sociale émancipée, en ce qu'elles constituent « le fondement moral de la société et du pouvoir révolutionnaire » (Bataille, « Malraux » 375). Ce qui se dessine à partir du fond obscur de la fiction de Malraux, c'est une conception singulière de l'éthique révolutionnaire et même de la révolution comme principe éthique. Cette éthique, dont la note de Bataille propose une amorce, fait place, d'une manière décisive, à la part pulsionnelle de la vie humaine. Cette part est située bien *au-delà du principe de plaisir*, dans une aire d'excitation où agit l'attraction extatique exercée par la mort et l'expérience que l'on en fait dans les heures décisives de la convulsion politique.

C'est loin de l'Europe, à Shanghai, avant la prise imminente de la ville par l'armée de Chang-Kai-Shek, que Malraux inscrit le cadre narratif de son roman<sup>3</sup>. En suivant les événements des mois de mars et avril 1927, jour par jour, heure par heure, le roman présente la destruction sanglante d'une cellule communiste par le nouveau pouvoir de Kuomintang. Une poignée de communistes de Shanghai, qui jouent un rôle décisif dans l'insurrection armée interne à la ville, insurrection qui facilite la prise de celle-ci par les forces de Chang-Kai-Shek, se trouvent opposés à ces forces dès la victoire commune. Abandonnés par le Komintern et leur direction centrale, piégés dans la ville, ils périssent, victimes des tortures et des massacres perpétrés par le Kuomintang. Au moment où la défaite sanglante du groupe en sédition se décide, Tchen, l'un de ses membres, conçoit, dans la solitude, le projet d'un attentat-suicide contre Chang-Kai-Shek. Cela se passe le 11 avril à dix heures et demi du soir ; le général et ses hommes doivent passer en voiture. Tchen se jette contre la voiture, portant une bombe qui explose contre son corps, alors que l'attentat échoue : Chang-Kai-Shek n'était pas dans sa voiture. Grièvement blessé, Tchen retourne son revolver contre lui-même, sans savoir si le général est mort et dans l'indifférence, maintenant, pour un tel savoir.

Pour Bataille, le roman de Malraux propose un enseignement précieux pour qui aspire à comprendre la valeur des états désintéressés d'excitation politique. Cette compréhension est présentée comme un préalable théorique pour une visée stratégique : celle de pouvoir disposer, dans la pratique et dans les luttes, de ces états d'excitation. D'emblée, une telle volonté d'*usage* de l'excitation désintéressée paraît problématique, en ce qu'elle subordonne à une fin projetée dans le futur une disposition dont la *valeur* est pensée comme relevant précisément du fait de se soustraire à la finalité. Quand

---

3 Pour ce qui est de la translittération des noms chinois, nous avons choisi de maintenir la forme employée dans le roman de Malraux. Ainsi, au lieu d'écrire « Tchang-Kai-shek », selon la graphie d'usage aujourd'hui en français, nous écrivons, avec Malraux, « Chang-Kai-Shek ».

bien même un grand nombre d'expériences historiques permettent de montrer que l'excitation des multitudes se laisse passionnément lier à un projet, une figure ou une idée, de quelle manière faudrait-il concevoir ce lien pour qu'il ne soit pas une reconduction du rapport de domination et de subordination, mais une condition pour des formes de vie émancipées ? En amont d'une telle question, la pensée bataillienne elle-même incite à se demander si une excitation qui s'éprouve dans le mouvement même de sa soustraction à tout aiguillon d'un projet peut être *appropriée* : peut-on disposer de ce qui semble avoir pour condition de ne se donner qu'en pure perte ?

La stratégie bataillienne de la dynamique de l'excitation répond en tout premier lieu à la nécessité de soustraire cette dynamique à la possibilité d'un emploi fasciste et de la réorienter vers les préoccupations de l'émancipation sociale. En effet, il localise, exactement au même moment, dans son essai « La structure psychologique du fascisme », le ressort du succès historique des fascismes dans leur capacité à aimer, à rassembler et à modeler la puissante excitabilité inemployée des multitudes modernes. Toujours est-il que cette mention d'une appropriation et d'une organisation de la dynamique collective de l'excitation semble réinscrire l'excitation révolutionnaire désintéressée dans un cadre *de la maîtrise et de la possession*, cadre dont la destruction correspond, dans la pensée bataillienne elle-même, à la libération de cette dynamique.

### **Pour une intelligibilité des formes convulsives**

La critique bataillienne tente de circonscrire une aire où le tumulte de l'histoire – *la convulsion des sociétés* – vient interférer avec les vies des hommes et des femmes en ce qui les meut au plus *intime* : tendresse, entraînement, haine, désir, plaisir, douleur, angoisse devant la mort. Un événement historique et sa forme vécue sont inséparables et il faut apprendre à les penser indissociés. L'exigence qu'il pose ainsi est bien celle de penser une trajectoire subjective comme étant profondément traversée par le mouvement de l'histoire, mais aussi de se situer dans la perspective des expériences singulières – y compris dans leurs dimensions affectives et somatiques – pour enrichir et aiguïser l'intelligibilité des événements politiques qui bouleversent la vie collective. Dans une situation historique tumultueuse – une insurrection, une sédition, une guerre – ce lien se donne à percevoir en la figure d'une convulsion. À la lumière de l'hypothèse convulsive bataillienne apparaît un espace d'interférence entre la dynamique de l'histoire et la configuration à la fois affective *et* rationnelle, qui singularise une vie humaine. Un seul mouvement violent et incontrôlable s'empare d'une ville et des vies de ceux qui la composent. Se présentant ainsi comme un lien, pensé comme proprement *matériel*,

entre la sphère historique et la sphère biographique, le singulier et le pluriel, ce mouvement lui-même s'avère d'emblée décomposé en des forces multiples, désordonnées, antagonistes, heurtant d'autres forces multiples, celles d'une vie comme celles d'une ville. Bataille insiste sur la détermination *matérialiste* de sa pensée de la révolution, au point d'ancrer ses considérations sur les mouvements d'attraction et de répulsion dans une dimension physiologique, qui assimile les faits relatifs à l'excitation révolutionnaire à ceux relatifs à « l'activité des animaux les plus simples » (Bataille, « Malraux » 374).

Figure courante dans la langue française depuis le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle pour parler des troubles politiques et sociaux qui agitent un État, le terme « convulsion » relève tout d'abord de la langue médicale et porte, en ce début du xxe siècle, la marque de la clinique des hystéries, au titre de l'un de ses symptômes majeurs. Or qu'elle nomme un mouvement violent et désordonné quelconque, celui des corps contractés par des spasmes ou encore le tourment des villes ébranlées, des collectivités arrachées à leurs occupations ordonnées par une secousse politique, la figure de la convulsion peut-elle comporter une puissance d'élucidation quant à l'inscription des vies humaines dans les événements historiques ? Une convulsion est-elle seulement pensable ? Son image ne risque-t-elle pas de se figer en des traits mythiques d'un chaos chthonien où l'agitation des forces se renverse en son contraire, l'immobilité absolue, déniait tout espace à la pensée et à l'action, invalidant toute possibilité d'y envisager un changement délibéré ? Bataille ne le conçoit pas ainsi. Visible à même les corps, la convulsion dessine précisément la *forme* qui émerge de la rencontre entre l'historique et le biographique. En tant que forme, elle est pensable.

L'importance du roman de Malraux pour le présent européen où il paraît tient à ce qu'il donne à voir une configuration précise d'un moment convulsif et tente ainsi d'en dessiner des conditions d'intelligibilité. Il puise ses ressources narratives dans un passé tout récent, la révolution chinoise de 1925-1927. Ses séquences sont construites selon la forme d'un reportage d'actualités où les jours et les heures qui précèdent immédiatement le massacre de Shanghai de 1927 se succèdent inexorablement comme dans un compte à rebours, alors que ses techniques de simultanéité ou de ralenti découpent, dans cet écoulement, des temps d'arrêt, d'attente, d'incertitude et d'imminence suspendue, comme si le temps lui-même y hésitait. « Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac... » (Malraux 9). Ces premières phrases, devenues célèbres, ouvrent d'emblée une telle temporalité en suspens ou en sursis, temporalité *conditionnelle* au cœur de l'inquiétude du roman. La proximité temporelle est en même temps projetée dans une grande distance géographique, tendue vers ce qui, pour l'Europe, constitue son lointain géo-imaginaire



privilegié, son « Extrême Orient », mais concentré ici dans un milieu urbain, portuaire, commerçant, traversé de rapports de forces coloniaux et de luttes de classe caractéristiques des sociétés modernes<sup>4</sup>. C'est cet agencement spatio-temporel dense des proximités et des distances, des suspens et des précipitations, qui permet à Bataille d'y discerner *une forme convulsive* qui se saisit d'une vie et d'une ville, et les *indistingue*. Or il apparaît que pour lui, comme pour Malraux, cette forme ne peut être perçue, décrite ni pensée à partir d'un point extrinsèque, mais précisément là où celui qui agit *et celui qui écrit* s'en trouvent eux-mêmes traversés et en enregistrent la trace. Tout comme l'action politique, l'écriture participe de la rencontre entre l'historique et le biographique et de son devenir forme. En cette rencontre se décide et se module la consistance, la puissance et l'orientation des forces qui y entrent en jeu : elles se déterminent par leur interférence et la pulsation incessante de l'attraction-répulsion qui caractérise, selon Bataille, l'espace convulsif.

Appréhendée du point de vue de l'expérience sensible des sujets, cette dynamique de contact, de collision ou d'interférence entre l'historique et le biographique se manifeste comme l'*excitation*, notion qui occupe une place centrale dans la note de lecture de Bataille. Il est possible de décrire une révolution, écrit-il, comme un état d'excitation. Il s'agit d'abord d'une mise en mouvement, d'un état de vif éveil ou d'une agitation individuelle et collective. Qu'elle soit irritation ou exaltation, une excitation est une rupture de stabilité et un mouvement qui porte hors de soi, provoqué par le contact avec un stimulus exigeant réponse. Elle est comprise ainsi comme la modalité d'un rapport, d'un contact entre un corps réceptif et une force ou un corps qui l'affecte. Ce contact et la tension qu'il suscite sont sentis comme intrusifs, *hétérogènes*, même lorsque leur source est interne. Le vivant réceptif se trouve en ce contact éveillé, *tiré vers ou poussé à*, passif certes mais d'une passivité vive, tendue vers une initiative ou une action en retour. Le domaine de l'érotisme se trouve relié à celui de la vie intellectuelle, les mouvements physiologiques, voire physiques à la stimulation des foules dans un stade, le réveil d'un désir à la détermination d'une volonté. L'excitation est indissociable du principe de la perte et des processus de dépense, décelable en des pratiques aussi disparates que les dons somptuaires, les arts, le deuil, les jeux, les cultes, les guerres, les luttes des classes ou encore les jouissances érotiques excédant les bordures du commerce génital.

Les processus de dépense réalisent des *valeurs improductives*, qui se signalent en ce qu'elles donnent la fièvre, en ce qu'elles attirent irrésistiblement. Elles s'éprouvent,

---

4 La question de l'exploitation, par Malraux, de l'imaginaire orientaliste colonial, de ses clichés et stéréotypes, excède les limites du présent article.



se mesurent et s'intensifient dans l'excitation, en ce qu'elle est un événement indistinctement psychique et somatique qui traverse en oblique vies singulières et vie commune. Une impulsion illogique et irrésistible, une ivresse de la perte, l'état d'excitation apparaît ailleurs dans les écrits de Bataille sous les noms d'« avidité » ou de « soif ». L'hypothèse d'une excitation qui s'éprouve dans la perte, tout en s'aiguillant dans le sens de la création d'une *valeur*, fût-elle improductive fait ressurgir le problème d'une perte sans contrepartie dont l'ardeur semble pourtant canalisée dans une perspective de gain ou d'appropriation supérieure. En ce point se situe un problème majeur des implications politiques de la pensée bataillienne de la dépense improductive, qui oscille entre l'affirmation d'une fonction insubordonnée de la dépense libre et les considérations, qui en résultent, sur la production des valeurs et la fabrication du sacré – réservoir de forces et foyer de puissance –, même si de ces valeurs insubordonnées, seules une fièvre ou une excitation donnent la mesure.

Avec Bataille, la convulsion est à penser comme un moment de dissociation où les vies se détachent du principe de l'utile lui-même. Séparée de l'intérêt de sa conservation, une vie en excitation, *hors de soi*, est aussi l'ouverture à un *autre lien*. Ce lien *s'éprouve*, il est une affaire des corps, des corps qui se rencontrent et des corps qui se confrontent dans la violence. Il est extérieur à toute forme de contrat. Il ne coïncide pas avec les rapports de fraternité ou d'amour au sein du groupe communiste en lutte que présente Malraux, puisqu'ignorant du partage entre l'ami et l'ennemi, il insiste, en deçà de ces rapports, mais il insiste dans la modalité d'une chose insupportable ou difficile à supporter.

Dès la première scène du livre, celle où Tchen vient exécuter un homme qui dort dans une chambre d'hôtel, dans la nuit du 21 mars 1927, hésitant, alors que « l'angoisse lui tordait l'estomac », ce *lien autre* apparaît dans le regard qu'il pose sur le pied de l'homme qui sort du rideau de mousseline protégeant le lit : « ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même – de la chair d'homme ». La rencontre nocturne avec ce pied, qui « vivait comme un animal endormi » (Malraux 9-10), suspend pour un instant l'acte de Tchen, qui connaît sa fermeté et sait sa décision d'assassiner *pour la révolution* inébranlable. Mais le dormeur ne peut lui apparaître comme un ennemi à combattre ; il aurait fallu pour cela une scène de face à face, avec un échange de regards et une collision de forces opposées et éveillées. Retiré dans le sommeil, le corps à peine distinct du dormeur sous la mousseline entre dans une *inséparation* douloureuse et, dans les mots mêmes de Malraux, *convulsive* avec celui de Tchen, un *attachement* troublant dont la pression sensible s'accroît pour Tchen au moment où il porte le coup de poignard au dormeur. « À travers l'arme, son bras raidi, son épaule dou-

loureuse, un courant d'angoisse s'établissait entre le corps et lui jusqu'au fond de sa poitrine, jusqu'à son cœur convulsif, seule chose qui bougeât dans la pièce » (Malraux 12). Donner à penser un tel lien ou un tel attachement, lui aussi *hétérogène*, se présente pour nous comme un enjeu puissant de la lecture bataillienne de ce roman, mais qui reste implicite. Dans cette brève recension, l'occasion n'est pas saisie pour faire ressortir avec netteté cette piste, qui pourtant traverse avec force le roman de Malraux. Autrement dit, il nous semble que l'article de Bataille manque un aspect « bataillien » important du roman lui-même. Ce qui le retient plutôt dans le moment convulsif, où se libère une puissante excitation erratique ou *désintéressée*, c'est que l'humain s'y découvre « avide de *valeurs*, incapable de se passer de *valeurs* pour vivre et trouver des raisons de supporter ou d'agir » (Bataille, « Malraux » 373).

### **Surenchère vers le bas**

L'avidité libérée et redécouverte est aiguillonnée, au centre de son article, par la question de la *valeur*. L'usage bataillien de la notion de *valeur* soutient une tentative de *déphasage* sa perspective par rapport, premièrement, à toute homogénéisation de l'événement révolutionnaire sous une grille de déterminisme économique, deuxièmement, la déphasage par rapport à une morale de l'idéal, fût-il révolutionnaire, et troisièmement, la déphasage par rapport au substantialisme de la valeur comprise comme plénitude d'une puissance. La question persiste cependant, quant à la possibilité d'accomplir ces mouvements de déphasage pour une pensée qui, comme nous avons cherché à l'indiquer, oscille entre l'insubordination extatique d'une destruction du *propre* et une *valeur produite et appropriée*, malgré tout, dans ce mouvement.

Le problème de la *valeur* est posé dans un mouvement dialectique bref où, en quelques lignes seulement, se déploie la tumultueuse histoire de la *valeur* dans la modernité. Ce mouvement peut être schématisé ainsi : (1) la modernité (*ratio* scientifique, principe d'utilité, capitalisme) est un mouvement de dévaluation ou de négation des *valeurs* « supérieures » (Dieu, patrie, Nation) qui pourtant la fondent en tant que civilisation ; (2) au cœur de ce mouvement de négation, le prolétariat en est le point d'achèvement à double titre ou à double tour : il se réduit au principe de l'utile pur, n'est *rien* que la force de travail et sa reproduction ; mais aussi, et pour cela même, c'est en lui que s'accomplit le principe destructeur de l'utile lui-même ; (3) alors, en tant que révolutionnaire, en ce même point, le prolétariat bascule en la négation de la négation : destruction révolutionnaire de l'ordre social existant comme négation du règne de l'utile. En ces deux faces – négation achevée des *valeurs* dans l'accomplissement de l'utile

*pur* – et négation de la négation comme soulèvement révolutionnaire, le prolétariat est le support d'une violence irréductible, il joue un rôle *nécessaire et néfaste* ; (4) mais il se découvre en ce moment *avide* de *valeurs*. Alors, le prolétariat doit reconnaître aussi la *valeur* qu'il crée et situe au-dessus de l'existence pratique. Alors la révolution devient sa raison d'être.

La *valeur* nouvelle, à laquelle le prolétariat révolutionnaire s'ouvre dans une convulsion violente (plus qu'il ne la crée), n'est autre que la révolution elle-même. C'est l'expérience qu'il en fait qui devient sa « raison d'être », située « au-dessus de l'existence pratique » (Bataille, « Malraux » 374).

La *valeur* n'est pas vraiment le produit, l'objectif ou le but de la révolution. Elle n'est pas représentée en l'image d'une société sans classes ni en la figure d'un homme nouveau, fût-elle celle d'un dépassement de l'homme, d'un surhomme nietzschéen. Elle est très explicitement pensée par Bataille comme la révolution en tant que telle, c'est-à-dire aussi comme le mouvement convulsif lui-même et ce qui en lui s'éprouve.

La même année, dans « La notion de dépense », Bataille opère une analogie entre les premiers chrétiens et le prolétariat révolutionnaire. Elle se joue dans le rapport à la *misère*. La misère diffère de la pauvreté (comprise comme le fait de *peu* posséder et produire) en ce qu'elle est le résultat des processus agonistiques de l'exclusion ou de la déchéance des plus pauvres. Cette déchéance met en scène et en acte la *perte* de ceux-ci pour établir, dans la vie sociale, une séparation qui ne se justifie plus seulement selon le critère de l'*avoir* mais de l'être. Les classes possédantes, pour se faire elles-mêmes *nobles*, doivent produire d'abord des classes *ignobles* et cette production s'accomplit comme une exclusion ou selon les termes mêmes de Bataille, comme un processus social de *déjection*, de l'assignation à la place du déchet.

Mais l'analogie entre le Christianisme primitif et la révolution s'opère également selon le rapport au *refus*. Il s'agit du refus des misérables de participer ou de donner une quelconque valeur « à un système d'oppression des hommes les uns par les autres ». Le refus est une *séparation en contrepartie*. Bien que les idées de *renversement* et de *subversion* structurent la conception bataillienne de la dynamique des forces *hétérogènes* et de la révolution, le refus ne fonctionne pas ici, ou pas vraiment, comme une inversion de l'orientation du processus de l'exclusion. Dans un tel processus, les exclus s'incluraient dans l'ordre *homogène* par le renversement des forces d'exclusion. Si la subversion est le nom du « contenu insubordonné de la lutte des classes », sa dynamique ne peut aucunement se réduire à un conflit d'intérêts. Le mouvement subversif conflictuel est pensé plutôt comme un jeu paradoxal de *surenchère catastrophique*, de *surenchère vers le bas* : « un

*potlatch* où l'ordure réelle et l'immondice morale dévoilée ont rivalisé de grandeur horrible avec tout ce que le monde contient de richesse, de pureté ou d'éclat ». Ceux qui se trouvent exclus non seulement du partage des richesses d'une communauté, mais bien du partage de toute communauté possible, exclus de la région des *semblables* vers un troublant espace de différence irréductible ou de *tout autre*, ceux-là surenchérisent dans le sens du mouvement même qui les rejette vers le bas, dans un mouvement cruel de la déchéance *s'exaltant* elle-même. Ce mouvement catastrophique – figure de la convulsion – est lié à « une structure sociale malade, se déchirant elle-même avec la cruauté la plus sale » (Bataille, « La notion de dépense » 316-318).

« Il n'importe pas à Tchen que la société qu'il veut fonder par sa mort ne réserve pas la moindre place à un homme tel que Tchen » (Bataille, « Malraux » 374). La pensée bataillienne de la révolution ne projette nullement la construction d'une société nouvelle, socialiste ou communiste, comme une perspective émancipatrice en soi. Une telle construction ne peut se concevoir autrement que comme un processus de *l'homogénéisation* – restauration du règne de l'utile et exclusion de ce qui lui est inassimilable –, processus dont le visage tyrannique se laisse observer en U.R.S.S. à une échelle peut-être jamais encore atteinte. Ce qui cherche à se concevoir comme une fonction insubordonnée des pratiques soustraites à la vie productive s'y trouve déjà, pour une part du moins, emporté vers une pensée du sacrifice compris comme *production* du sacré. Alors, l'excitation aussi peut être convertie en un produit, une valeur disponible, convertible et *utilisable*.

Bataille cherche à éloigner sa conception de la révolution de toute logique des moyens et des fins : elle « s'impose à ceux qui la veulent *avant* que des considérations pratiques leur en aient démontré l'intérêt » (Bataille, « Malraux » 374). Elle est – insiste Bataille d'une façon curieusement kantienne – une expérience *désintéressée*, une finalité sans fin, une *raison d'être* sans raison. Dans cette optique, l'expérience convulsive pourrait être pensée comme dépourvue de contenu propre et appropriable, dépourvue de toute valeur positive. Traversée sans projet et sans destination, *ouverture* à sans pré-dicat : en tant que telle seulement elle est extatique.

C'est bien dans un événement du monde, une crise, un trouble ou une sédition, que le moi éprouve ses limites en éprouvant, fiévreusement, des lignes par où s'attachent les unes aux autres, vies intimes et agitations d'une ville. Comment penser alors les orientations que peut y prendre cette ouverture *pure* pour qu'elle ne se retourne pas en désir d'une *homogénéité* compacte, de l'ordre restauré et de l'identification par une soumission à l'autorité des forces *hétérogènes* impératives, celles d'un chef comme celles d'un État, d'une Nation ou d'un Peuple hypostasiés ?

Pour Bataille, *La Condition humaine* permet de discerner le schéma d'un basculement, ouvert virtuellement à n'importe qui, en une disposition révolutionnaire. Ce basculement peut avoir lieu à partir de la rencontre d'une ligne de refus d'une vie exclusivement au service de sa reproduction, ligne dont le franchissement donne accès aux états désintéressés d'excitation. Le roman offre un enseignement à la fois au sujet des forces de l'attraction qui sont en jeu dans une révolution, et au sujet une dimension irréductible de celle-ci, liée à son *caractère impératif* et qualifiée comme son orientation négative ou catastrophique. Une révolution, insiste-t-il, ne doit pas être réduite à cette dimension, mais les aspects positifs sont situés au second plan dans le roman pour faire apparaître ce qui, pour lui, constitue une vérité, difficile à admettre et à penser : « le pouvoir révolutionnaire est fondé, dans sa structure psychologique, sur une catastrophe » (Bataille, « Malraux » 373).

### **Image-solitude : souffrances de l'intellectuel révolutionnaire**

*La Condition humaine* retient l'attention de Walter Benjamin au début de son exil parisien, en hiver 1934. Il décide de modifier son récent article, « La position sociale actuelle de l'écrivain français » pour y insérer un bref passage consacré au livre de Malraux.

Comme Bataille, Benjamin souligne que le mouvement crucial du roman de Malraux se trouve en un point de tension à partir duquel s'enclenche le basculement dans un devenir révolutionnaire. Elle diffère toutefois résolument de celle de Bataille en plusieurs points. La première divergence porte sur la question de savoir qui est le sujet de ce basculement. Aux yeux de Benjamin, *La Condition humaine* donne effectivement forme à la question du devenir révolutionnaire et de la décision d'un sujet de passer à l'action révolutionnaire, mais – en dépit de la portée universaliste du titre – cette question n'y apparaît pas comme un problème posé à un être humain quelconque, générique, ni même au prolétariat :

Cet épisode du soulèvement révolutionnaire de Shanghai, que Tchang Kai-chek parviendra à liquider, n'est transparent ni sur le plan économique ni sur le plan politique. Il constitue l'arrière-plan sur lequel se détache un groupe d'hommes activement impliqués dans les événements. Si diverses que soient les formes que revêt cette implication, si différents que soient ces hommes par l'origine et le tempérament, si opposées que soient leurs attitudes à l'égard de la classe dominante – ils ont en commun d'être tous issus de cette classe. Ils travaillent pour elle ou contre elle ; ils lui ont tourné le dos ou ont été rejetés par elle ; ils la représentent ou voient clair dans son jeu – mais chacun d'eux en est profondément imprégné. Même les révolutionnaires professionnels qui sont au premier plan du livre.

Malraux n'en dit rien. En a-t-il conscience ? Il en apporte en tout cas la démonstration. Car c'est seulement dans cette homogénéité cachée de ses personnages que se nourrit l'œuvre, qui est chargée de la tension dialectique d'où procède l'action révolutionnaire de l'intelligentsia (Benjamin 405-406).

Le véritable sujet de cette fiction, et de la décision dont elle déploie la condition, n'est autre que l'intellectuel occidental *bourgeois*, issu de la classe dominante. Le moment historique est particulièrement tendu. Il suit la guerre de 1914-1918 et résonne des conséquences de la révolution d'Octobre, mais aussi du triomphe des nationalismes de combat, comme celui qui caractérise le Kuomintang en Chine, ou, pour ce qui est de l'Europe, ceux qui caractérisent le fascisme et le national-socialisme. Le roman offre un instantané des déchirures de cette position de l'« intellectuel bourgeois ». Il oriente sa focale vers les tourments critiques de l'intellectuel bourgeois *partisan de la révolution prolétarienne*. Et c'est en cela que se trouvent son intérêt et son importance. Or la lecture de Benjamin met en relief ce qui, dans la conception de cette œuvre, à même sa forme et son ton, produit des effets d'impasse par où le roman échoue à éclaircir véritablement les problèmes politiques, historiques et éthiques qui font sa consistance. Dans cette optique, la teneur réelle du roman n'est pas une *condition* mais plutôt une *situation*. Là où Malraux, dès le titre du livre, présente un système des limites transhistoriques qui sont censées déterminer les conditions de possibilités de l'expérience et de l'action humaine *en général*, Benjamin perçoit *une situation de crise*, un champ de tensions dont la configuration est le reflet mouvant des contradictions et des luttes en un moment donné de l'histoire. Les expériences et les pratiques de l'intellectuel – bourgeois *et* communiste-révolutionnaire – se trouvent secouées, mises en question ou soumises à la contrainte de ce champ : celle de penser, de regarder et d'écrire *autrement*. En un moment de crise, où la position critique de l'intellectuel entre en interférence avec les crises du monde, la contrainte est aussi celle de prendre parti, de se décider, c'est-à-dire de trahir sa classe.

Le motif de décision et de trahison conclut son essai. Il écrit : « [Les écrivains révolutionnaires de provenance bourgeoise] deviennent des militants politiques [...]. Ils savent d'expérience pourquoi la création littéraire – la seule à laquelle ils reconnaissent encore ce titre – est chose dangereuse » (Benjamin 409). Ces derniers mots de l'article permettent de penser que la décision politique pour la révolution prolétarienne n'implique pas un dilemme entre l'écriture et l'action politique, et encore moins un abandon de la pratique littéraire en faveur d'une action politique. Il semble plutôt qu'une décision – et la trahison de classe qu'elle implique – est requise pour qu'une écriture porte à conséquence.

C'est dans une telle décision que les « désirs libertaires et érotiques » (Benjamin 408) des auteurs de ce début de siècle rencontrent le réel des luttes pour l'émancipation et que cette rencontre peut produire des effets dans l'expérience intime et collective. L'écrivain doit pouvoir s'ouvrir à ces effets d'abord dans le champ de l'écriture lui-même : il s'agit de se saisir pleinement de sa part technique, des capacités de transmission et d'apprentissage, de ce qui est transposable d'un domaine des pratiques vers un autre : de l'ingénierie vers la peinture, du cinéma ou de la construction en fer vers l'écriture, par montage de citations. C'est en se tournant vers la dimension technique de leur travail et vers la logique de leur inscription dans l'appareil de production général des économies capitalistes que les auteurs décident aussi de s'exposer, sciemment et d'une manière critique, aux risques et aux conflits inhérents à l'existence sociale moderne. Une telle exposition permet de déchiffrer la situation critique aiguë, sociale et économique, des intellectuels bourgeois eux-mêmes dans la conjoncture, et c'est à partir d'elle qu'ils s'ouvrent aux problèmes du monde et développent la capacité de voir et d'entendre les urgences et les enjeux des luttes pour l'émancipation de ceux qui, dans les colonies ou les « métropoles » travaillent et vivent dans des conditions se distinguant à peine de celles de l'esclavage. C'est à partir d'une sensibilité réflexive exacerbée pour la crise dont ils sont eux-mêmes traversés que les écrivains peuvent intervenir dans ces luttes. Cette possibilité d'intervention se situe d'abord dans la pratique de l'écriture et la mise en jeu publique d'une pensée critique capable d'assumer sa part conflictuelle, agressive, et de diriger ses effets corrosifs vers les cadres mêmes qui, en définissant les partages, les légitimités, les appartenances, les affiliations et les assignations sociales, constituent la condition historique de ces luttes : une condition qu'il s'agit de penser dans son potentiel de transformation.

Le contenu réel de *La Condition humaine* peut être formulé, en suivant Benjamin, comme l'exposition de la crise où se trouve l'intellectuel bourgeois européen à tendance révolutionnaire à la fin des années 1920 et au début des années 1930. Cette perspective *limitée* est précisément ce qui constitue une puissante ressource de ce roman. Mais c'est en ce point aussi que la critique benjaminienne décèle un obstacle immanent que le roman dresse devant sa possibilité de penser la crise en question. Cette limite de perspective n'y est pas saisie comme telle pour être problématisée, aggravée, déplacée ou franchie. Elle se trouve plutôt d'emblée généralisée et hypostasiée sous l'idée d'une « condition humaine ».



## Le problème de la mortalité

Lisons un dialogue où Gisors, universitaire marxiste, mentor intellectuel de la cellule de combattants communistes et père de Kyo, leur chef, s'entretient avec Ferral, un puissant industriel et président de la Chambre de Commerce française à Shanghai :

- Rouges ou bleus, disait Ferral, les coolies n'en seront pas moins coolies ; à moins qu'ils n'en soient morts. Ne trouvez-vous pas d'une stupidité caractéristique de l'espèce humaine qu'un homme qui n'a qu'une vie puisse la perdre pour une idée ?

- Il est rare qu'un homme puisse supporter, comment dirais-je ? sa condition d'homme...

Il pensa à l'une des idées de Kyo : tout ce pour quoi les hommes acceptent de se faire tuer, au-delà de l'intérêt, tend plus ou moins confusément à justifier cette condition en la fondant en dignité : christianisme pour l'esclavage, nation pour le citoyen, communisme pour l'ouvrier. Mais il n'avait pas envie de discuter des idées de Kyo avec Ferral. Il revint à celui-ci :

- Il faut toujours s'intoxiquer : ce pays a l'opium, l'Islam le haschisch, l'Occident la femme... Peut-être l'amour est-il surtout le moyen qu'emploie l'Occidental pour s'affranchir de sa condition d'homme...

Sous ses paroles, un contre-courant confus et caché de figures glissait : Tchen et le meurtre, Clappique et sa folie, Katow et la révolution, May et l'amour, lui-même et l'opium... Kyo seul, pour lui, résistait à ces domaines (Malraux 221).

Communiste ou nationaliste, pour l'industriel Ferral un coolie est un coolie. Il y a des coolies en Chine en 1927, comme il y avait des esclaves dans l'Antiquité, comme il y a des citoyens dans une république et des ouvriers dans le capitalisme. Mais un coolie qui « en est mort » n'est plus un coolie ; dans ce cas, il est simplement un être humain mort. Pour Ferral, il y a un universel, c'est le *mourir*, et il n'y a d'égalité que devant la mort. La condition humaine c'est la mortalité, c'est d'être mortel et de le savoir. C'est aussi de disposer d'une vie finie comme on dispose d'une rente. Et certains gaspillent cet avoir, le brûlent volontairement d'un seul coup, le perdent pour une idée, alors que d'autres le font fructifier. Gisors, l'intellectuel bourgeois communiste, y ajoute quelque chose : la condition humaine est, pour les humains, insupportable. Et il pense, sans le dire à Ferral : elle exige d'être fondée en dignité. C'est à cette nécessité de fondement ou de justification – de valeur ou de sens - que répondent le christianisme pour l'esclave, la nation pour le citoyen et le communisme pour le prolétaire. Mais Gisors dit autre chose encore à Ferral : s'engager dans une lutte pour une idée, cela répond à un besoin de s'intoxiquer, lié à la condition humaine insupportable. Considéré sous cet angle, le communisme (la révolution) est, lui aussi, un opium pour le peuple. Gisors

dit à Ferral ce que celui-ci veut entendre. Entre le registre ésotérique du discours de Gisors, qui correspond à la pensée de son fils, Kyo, et la parole qu'il adresse à Ferral, une idée en laquelle une vie mortelle trouve à se fonder en dignité devient une drogue, un *pharmakon*, qui à la fois excite et soulage les sens affectés d'un manque. Mais la scène où semble se rejouer la vieille scission métaphysique entre l'idéalisme (du souvenir silencieux de la pensée de Kyo) et le sensualisme (des paroles de son père à l'attention de Ferral), reste la scène agencée par l'industriel. Gisors admet en effet la façon dont le problème est posé initialement par celui-ci. Il admet que la vie puisse se concevoir comme un avoir et la condition humaine sous le signe de la mortalité, d'un « être-pour-la-mort » devant lequel chacun, chacune, se tient dépouillé de ses déterminations sociales – seul ou seule. Il ajoute cependant que cette condition est celle d'une blessure, d'une déchirure que la vie en tant que rente ne suffit pas, en elle-même, à combler. Que la condition humaine soit celle d'une déchirure, la perspective de la mortalité ne permet pas de l'éclaircir. Si pour Ferral, la condition humaine semble suffisamment déterminée par sa finitude d'être vivant, elle n'est pas pour autant conçue comme une blessure. C'est Gisors qui la voit ainsi : comme insupportable. Si elle est insupportable, c'est peut-être que sa finitude n'est pas accomplie, achevée, close sur elle-même. Peut-être le point de sa déchirure est-il à chercher là où la finitude de la vie se trouve entaillée par quelque chose d'irréductible à la satisfaction des besoins et qui est associé à la dignité. La dignité, dans ce contexte, implique l'idée d'une vie qui ne vaut la peine d'être vécue que dans l'horizon de l'idée d'une *vie bonne, libre et juste*. Sa réalisation nécessite la transformation des conditions collectives de l'existence. Or si le cadre général en lequel se pense la condition humaine est celui de la solitude devant la mort, alors une telle *vie bonne, libre et juste* ne peut apparaître que comme un rêve diurne, une ascèse individuelle qui se sépare du monde ou un idéal inaccessible, indéfiniment repoussé au-delà des limites infranchissables de la finitude. Elle prend ainsi la place d'un commandement moral tyrannique et cruel, que rien ne peut satisfaire.

Dans ce dialogue entre Ferral et Gisors, que divise la question de la dignité, mais relie celle de la mortalité comme fondement de la condition humaine, se cristallise l'opération selon laquelle la condition humaine consiste, ou in-consiste, en une solitude transcendante. La condition humaine y ressort comme un transcendantal anthropologique de la douleur d'être seul.

Aux yeux de Benjamin, c'est avec la position de ce transcendantal que se trouve occulté le problème dont pourtant ce roman porte de bout en bout la tension. Ce recouvrement affecte le médium même de l'intrigue et offre la formule chimique de son atmosphère étouffante, en laquelle il discerne un signe du nihilisme.

## De l'antagonisme

Un point de divergence entre les lectures de Bataille et de Benjamin se manifeste ici : pour ce dernier, le nihilisme du roman, loin de contenir un enseignement fondamental au sujet de l'action révolutionnaire de masse, peut être analysé comme *le symptôme d'un déni*. Le déni porte sur un problème auquel est confronté l'intellectuel européen au moment où il prend le parti de la cause révolutionnaire prolétarienne. La lecture du roman de Malraux fait apparaître ce problème dans le mouvement même où la toile de fond de sa conception d'une « condition humaine » cherche à le voiler. Benjamin tente d'aborder ce problème par deux échancrures ouvertes par le dispositif de l'intrigue : la première est celle de la guerre civile et la deuxième celle d'un entre-deux de l'antagonisme de classe où se situent les personnages du roman et qui donne la clef des tensions qui les traversent.

Curieusement, Benjamin divise ici, comme si cela allait de soi, le processus révolutionnaire en un moment *destructeur* et un moment *constructeur*, autrement dit en lutte et travail. Il privilégie la dimension constructrice – le travail – sur la dimension destructrice – la lutte. Il semble en outre reprocher à un roman dont le cadre historique est une guerre civile de s'intéresser à la guerre civile. Sa critique n'exclut pas la dimension de la lutte armée dans le processus révolutionnaire, mais elle accentue le risque, si l'intérêt pour la guerre civile et pour la violence domine, que celles-ci opèrent comme un écran qui barre l'accès à une pensée de l'expérience politique révolutionnaire à partir d'une perspective matérialiste.

L'imaginaire révolutionnaire peut se trouver envahi d'hallucinations guerrières au point de perdre la capacité de percevoir, d'imaginer et de penser les potentialités pratiques d'une transformation politique et sociale. Le risque, c'est que pour les auteurs qui s'affirment révolutionnaires, la guerre civile entre dans des mécanismes d'esthétisation qui l'hypostasient en une finalité en soi ou la constituent en fétiche. Or les processus de l'esthétisation de la guerre, élaborés à partir de l'expérience des tranchées de 1914-1918 et construisant une idée absolue de celle-ci, sont à ses yeux le facteur essentiel de la formation de l'imaginaire et de la pensée fascistes.

C'est en ce point où s'entrelacent, dans l'histoire récente, les images de la guerre de 1914 et celles de la guerre civile révolutionnaire, que les écrivains peuvent se trouver captifs à leur insu de la toile d'araignée du mécanisme de l'esthétisation de la guerre, fabrique d'un culte au service des forces fascistes.

Si pour Benjamin, contrairement à Bataille, l'essentiel d'une révolution n'est pas à chercher dans la dimension d'une catastrophe ni dans celle de la négation destructrice,

cela n'implique nullement l'esquive ou le refus du conflit politique. Seulement, le conflit n'est jamais premier, puisqu'il se soutient *du bonheur d'une vie collective réinventée, soustraite à la domination*. L'important, dans le conflit, c'est la transformation émancipatrice de l'organisation de la production, des institutions, des pratiques et des rapports sociaux. L'urgent, c'est *l'invention* politique et sociale révolutionnaire, et les expériences mimétiques, ludiques, somatiques, affectives, érotiques, amicales et éthiques qu'elle implique et peut libérer.

L'expérience de l'intellectuel révolutionnaire contemporain, se déploie dans une configuration dialectique tendue, écartelée qu'elle se trouve entre deux classes, la bourgeoisie et le prolétariat. L'œuvre de Malraux parvient à rendre cette dialectique sensible et intelligible. Cependant, en la stabilisant en une *condition humaine* posée comme une essence et présentant les traits d'une fatalité, il l'enferme aussitôt dans une dynamique nihiliste passive. Benjamin en revanche cherche à penser, au sein de cette dialectique, une possibilité de médiation ouvrant un chemin pour la construction des rapports pratiques de solidarité avec le prolétariat révolutionnaire, construction qui constitue une part décisive de l'idée benjaminienne de la politisation des intellectuels. Pour entrer en communication avec les masses, l'attitude contemplative est insuffisante. Seule la médiation d'un engagement pratique ouvre une possibilité pour une telle communication. La médiation s'effectue par la décision de considérer sa pratique – celle de l'écriture ou d'un autre art – comme relevant essentiellement des techniques et non des pouvoirs d'exception attribués aux créateurs par la pensée esthétique traditionnelle. Ce moment de médiation par la technique implique alors que, dans la division sociale du travail caractéristique du capitalisme développé, l'écrivain et l'artiste assument pleinement une fonction de technicien, de spécialiste ou d'ingénieur.

### **Acte gratuit, figure de terroriste**

Sur le long chemin qui mène certains écrivains et artistes vers la politique, surgit l'image ou le « type » du terroriste révolutionnaire solitaire – tel Tchen – où convergent plusieurs traits nihilistes. La fantasmagorie de l'acte violent gratuit apparaît comme un reflet, dans le registre de *l'art pour l'art*, des attentats anarchistes. Et inversement, en cette image, le motif du *désintéressement* esthétique radical est transposé vers une sphère imaginaire de la pratique sociale où l'idéal de l'être désintéressé est supposé pouvoir se réaliser dans sa forme la plus pure par un passage à l'acte violent, gage d'une révolte « absolue ». En cette image, « les intellectuels de gauche pouvaient voir le reflet de leur ancien idéal, dont ils ne devaient pas tarder à se déprendre » (Benjamin 404). Cette déprise

correspond à un tournant décisif, un moment de bifurcation de l'anarchisme vers le communisme.

La figure du *terroriste solitaire* est celle d'un *acte violent gratuit*, qui se trouve saisi par un événement extérieur, un événement historique concret. Or dans la configuration de cette image, le sujet de l'acte reste étranger à l'événement, glacial et imperméable devant sa puissance transformatrice, même s'il est prêt à y perdre la vie. Certes, son refus trouve maintenant une impulsion, voire une détermination dans les injustices de l'ordre du monde. Mais le problème, c'est que l'isolement, qui est la teneur même de cette image, obscurcit les ouvertures par où le désir de ces intellectuels, leur puissance d'agir et leurs capacités techniques pourraient s'attacher aux processus d'invention et d'expérimentation des formes politiques nouvelles de l'existence commune.

Quel peut bien être alors l'intérêt d'une telle image ? La contempler comporte le risque d'une illusion, celle de se croire en intimité avec les convulsions du monde en son point le plus extrême, où se jouent le combat et le sacrifice, en étant épris et captif d'un idéal du moi. Mais Benjamin écrit aussi que cette image rend visible un tel idéal, au moment où il cesse de fonctionner comme tel. Serait-il alors possible de faire usage d'une telle image comme d'un dispositif de connaissance qui permet d'analyser l'idéal, non pas dans une perspective de se connaître soi-même, mais surtout pour déchiffrer la manière dont il cristallise la situation historique et les tensions qui la parcourent ? Mais la condition, pour un tel usage, est de sortir de son emprise contemplative. Faut-il pour cela *passer par cette image* ?

Pour donner un sens à sa solitude, l'intellectuel court le risque de succomber aux charmes d'une image, qui n'est autre que celle de sa solitude, exprimant les difficultés de sa position dans l'ordre socio-économique du capitalisme. En cette image, il se contemple déguisé en hors-la-loi, en antisocial criminel ou terroriste, transi d'excitation pour le danger de mort qu'il y côtoie.

La lecture de *La Condition humaine* de Malraux proposée par Bataille contient des éléments qui se rapprochent d'une telle configuration. Cette proximité est lisible à même la structure sacrificielle de la production de la *valeur* dans le processus de la dépense improductive dont relève la part catastrophique ou négative de l'expérience d'une révolution. Dans le roman de Malraux déjà, la configuration nihiliste apparaît explicitement dans l'attachement de Tchen – attachement pensé comme une extase – à une image de la mort, de sa propre mort.

La mise en jeu, par les « classes ignobles », de leur vie dans le « supplice des corps » sont des actes sacrificiels, mais aussi des actes de combat, obéissant à une

logique de subversion, qui est celle de la *surenchère vers le bas*. Il s'agit d'un mouvement extrême de perte, qui vise « à perdre ceux qui ont travaillé à perdre la 'nature humaine' » (Bataille, « La notion de dépense » 318).

Les actes du révolutionnaire Tchen impliquent une victoire sur soi et la mise en jeu de sa vie pour vaincre dans une lutte. Mais s'il y a là des traits du maître, sa maîtrise est celle de la *déchéance*. Non seulement son acte échoue parce qu'il rate sa cible, mais en plus, Bataille le souligne, Tchen se sait par avance exclu, déchu, de l'ordre que son sacrifice aura contribué à instaurer.

Ce sont précisément les logiques du sacrifice et de l'extase qui déboitent et dérèglent la dialectique de la maîtrise. Une bien étrange maîtrise, celle de la *déchéance*, est acquise de se savoir d'avance *perdue*. Ce déphasage par rapport à la dialectique, donne-t-il accès à une fissure où se tient la possibilité de se libérer de la logique de la maîtrise tout court ? Implique-t-il une *déchéance de la maîtrise* comme telle ? Ou bien entraîne-t-il plutôt pour Bataille l'opportunité d'un *gain* ? Le gain serait alors celui d'excitation, c'est-à-dire de force, mais également d'autorité. Il s'agit moins de l'autorité du personnage révolutionnaire que de l'autorité de la révolution, de la catastrophe qu'elle est, et de la *valeur* qu'elle devient pour les personnages.

Pour Benjamin en revanche, le roman de Malraux reste captif de la configuration nihiliste de l'image-solitude. Mais pour cette raison même cette œuvre recèle un grand intérêt : elle est « chargée de la tension dialectique d'où procède l'action révolutionnaire de l'intelligentsia » (Benjamin 406). Le principe de l'action des personnages du roman – intellectuels communistes issus de la classe dominante – est la conscience de leur solitude. C'est à partir de cette conscience qu'ils luttent et qu'ils périssent. Toutefois, l'étoffe du nihilisme du roman est constituée, aux yeux de Benjamin, d'une part de la *solitude* que Malraux pétrifie, en en faisant l'essence de la « condition humaine » – qu'il amplifie aussi en l'inscrivant dans un cercle vicieux solitude-souffrance – et d'autre part de la *guerre civile*, cadre général du roman. Or c'est précisément dans cette solitude et dans la situation particulière de l'intellectuel que se niche – pour la pensée et la pratique – un accès possible au « besoin de l'homme » auquel répond l'action révolutionnaire (Benjamin 406).

Pour un écrivain ou un artiste, l'effet d'une telle rencontre peut se réaliser comme un basculement d'une attitude antisociale ou anticonformiste d'esthète vers une attitude *politique*. Une séparation qui s'est voulue auto-instituée et absolue se détermine maintenant pour devenir une séparation contrainte et forcée : séparation avec les formes de domination sociale qui se révèlent *dans la rencontre de l'insupportable dans le monde*.

La question des limites qu'une libre volonté, créatrice et souveraine, serait capable de franchir pour réaliser ce qu'elle peut imaginer, se déplace vers la question portant sur la manière dont la vie de l'écrivain et son écriture se trouvent affectées elles-mêmes par les tensions et les violences déployées par l'ordre capitaliste en une phase spécifique de son histoire. Comment articuler les affects « antisociaux » (comme le désir érotique, la colère, la révolte) mais aussi les capacités littéraires ou artistiques, aux affects, aux pratiques et aux techniques de ceux qui luttent déjà et s'organisent pour faire cesser ces formes de domination et inventer d'autres formes de vie commune ?

### **Bibliographie**

- Atlas. ¿Cómo llevar el mundo auestas?* 26 nov.-27 mar. 2011, Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid.
- Bataille, Georges. « La notion de dépense » [1933]. *Œuvres Complètes I : Premiers écrits (1922-1940)*. Paris, Gallimard, 1970, pp. 302-320.
- \_\_\_\_\_. « Malraux (André). *La Condition humaine* » [1933]. *Œuvres Complètes I : Premiers écrits (1922-1940)*. Paris, Gallimard, 1970, pp. 372-375.
- \_\_\_\_\_. « La Structure psychologique du fascisme » [1933]. *Hermès, La Revue*, no. 5-6, 1989, pp. 137-160.
- Benjamin, Walter. « La position sociale actuelle de l'écrivain français » [1934], traduit par P. Rusch. *Œuvres II*. Paris, Gallimard, Folio-essais, 2000, pp. 373-409.
- Didi-Huberman, Georges. *Atlas. How to Carry the World on One's Back?* Madrid, TF Editores/Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, 2010.
- Malraux, André. *La Condition humaine* [1933]. Paris, Gallimard, Folio, 1971.